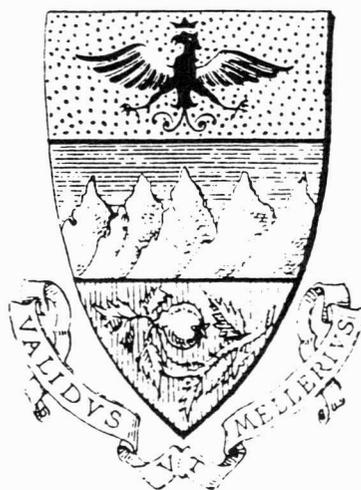


La belle histoire de  
François MELLERIO, bijoutier...  
... et de ses ancêtres lombards



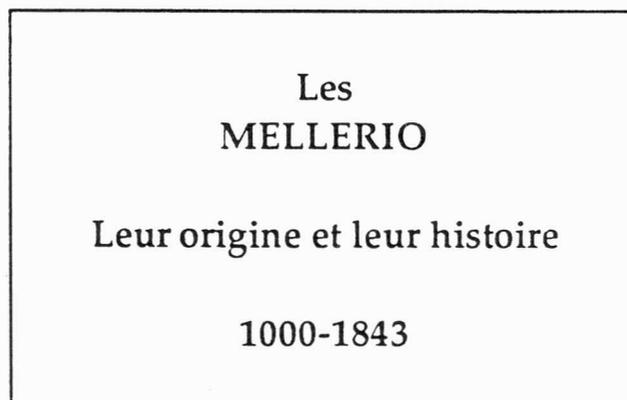
par Bernard Guison  
en 1994

La belle histoire de François Mellerio, bijoutier...  
... et de ses ancêtres lombards

A ses descendants,  
la belle histoire de leur ancêtre  
italien François Mellerio qui créa,  
en 1816, la bijouterie de renommée  
mondiale qui porte son nom et  
existe toujours rue de la Paix à  
Paris.

Jeanine<sup>1</sup> et Bernard Grison  
Janvier 1994

Cette histoire a été rédigée à partir d'un livre...<sup>2</sup>



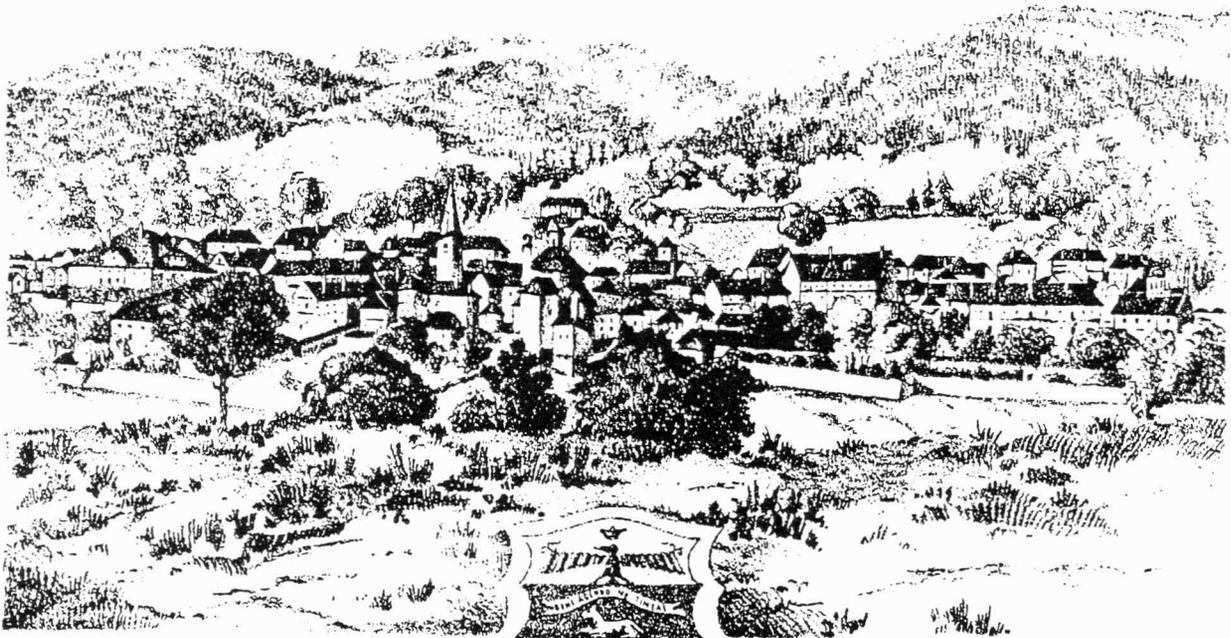
... écrit par Joseph Mellerio, fils de François

---

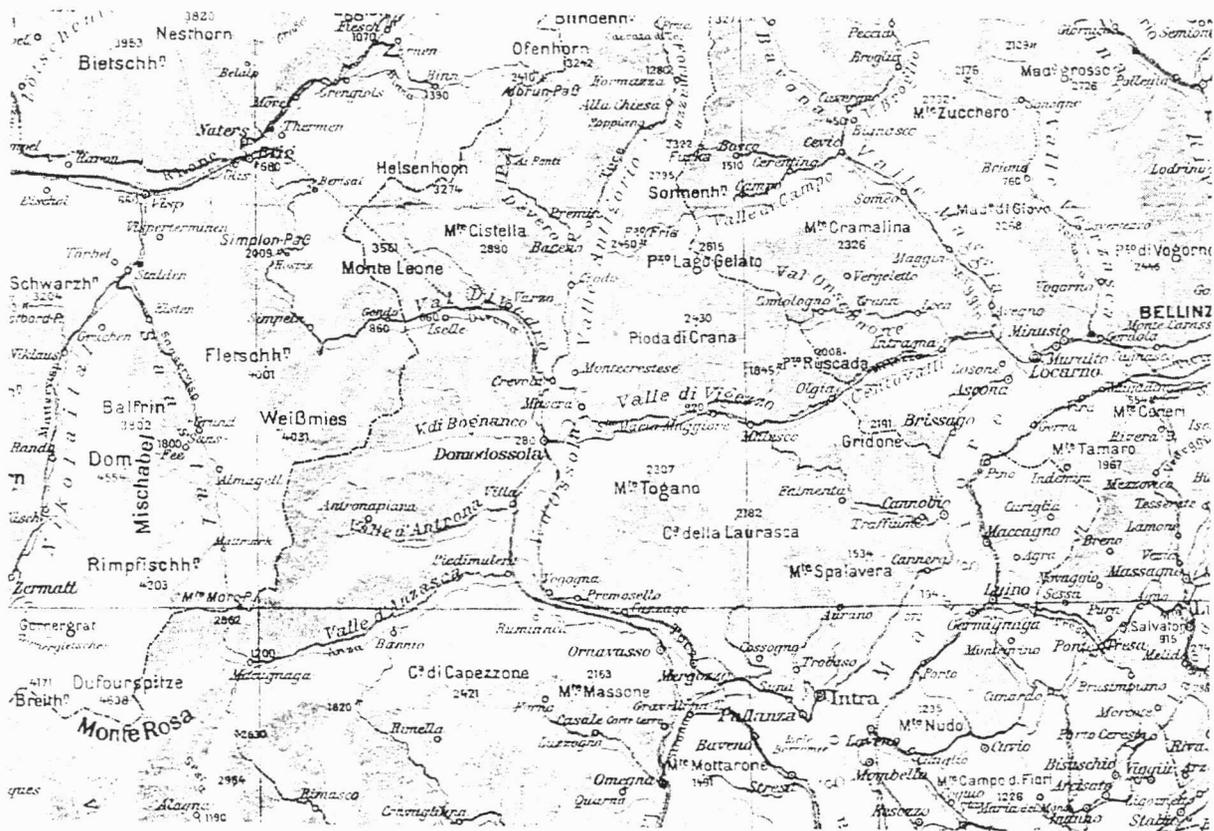
<sup>1</sup> Jeanine Grison, née Moraillon, arrière-arrière-arrière-petite fille de François Mellerio (1772-1843).

<sup>2</sup> Edité à Paris en 1895.

# Craveggia



VEDUTA DI CRAVEGGIA



Cette histoire commence en 1540, quand deux italiens d'un village de Lombardie, Jean-Marie Mellerio et Jérôme Mellerio, émigrent en France. Ils s'installent à Paris, y exercent le métier de marchand-colporteur en menus objets de bijouterie.

Parmi leurs descendants, un certain François Mellerio abandonne le colportage pour s'installer en boutique... qui devient en 1816 la bijouterie Mellerio de la rue de la Paix à Paris. François, revenu au pays, y décède en 1843.

## **Première Partie**

### **Les ancêtres de François Mellerio**

#### **1. LES ORIGINES**

Les Mellerio sont originaires d'une région de Lombardie, en Italie, appelée l'Ossola, plus précisément de Craveggia, village de la vallée de Vigizzo (voir plan), affluent du Toce qui se jette dans le lac Majeur.

L'apparition des premiers Mellerio dans cette région est antérieure au X<sup>e</sup> siècle; bien des indices font supposer qu'ils venaient de Toscane. Ils se multiplièrent et s'installèrent dans différentes régions d'Italie.

C'est au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle qu'ils commencent à émigrer pour se rendre en France. Le duché de Milan, aux mains de la famille Sforza, avait connu l'occupation française sous le règne de

Louis XII. A son tour, François Ier franchit les Alpes et remporte la bataille de Marignan en 1515. Les Français occupent à nouveau la Lombardie, ce qui facilite l'émigration vers la France de ses habitants et en particulier de ceux de la vallée de Vigizzo. C'est ainsi qu'en 1540, émigrent en France deux italiens de cette vallée : Jérôme Mellerio et Jean-Marie Mellerio.

Les émigrés italiens venant de Lombardie se regroupent alors à Paris dans un même quartier, autour de la rue des Lombards, à l'ombre des hautes tours de Saint-Jacques de la Boucherie, église élevée sous François Ier et dont il ne reste maintenant plus que le clocher, la tour Saint-Jacques. Ils y exercent soit le métier de marchand-colporteur de menus objets de bijouterie, comme c'est le cas de Jérôme Mellerio et Jean-Marie Mellerio, soit celui de ramoneur-fumiste, métier qu'exerce un certain Jacques Pido, à qui arrive l'aventure suivante, rapportée par Joseph Mellerio.

## 2. L'AVENTURE DE JACQUES PIDO

*“Jacques Pido, natif de Villette, petit pays de Vigezzio, était le fumiste attitré du palais du Louvre, où résidait la Cour... On était en automne, Pido chargea un de ses apprentis de ramoner une cheminée du palais. Le ramoneur monta dans cette immense cheminée, fit consciencieusement son travail, et lorsqu'il fut arrivé tout à fait en haut, il se reposa, et chanta pour avertir son patron qu'il était sur le toit. Quand notre jeune explorateur voulut redescendre, il se trompa de cheminée, tellement elles se ressemblaient toutes, et lorsqu'il fut presque en bas, il lui sembla entendre parler dans la salle où il pensait retrouver son patron. La cheminée était fermée par un grand paravent, le ramoneur comprit qu'il s'était trompé de canne, et se disposa à remonter; mais, comme il était bien caché, il eut la curiosité d'écouter ce que l'on disait de beau dans cette grande pièce. Dans cette salle se tramait secrètement un complot contre le jeune roi Louis XIII et son gouvernement. Les conjurés arrêtaient leur plan définitif. Le jeune ramoneur, terrifié par ce qu'il venait d'entendre, et craignant que, par méfiance, un de ces courtisans ne vînt explorer derrière le paravent, remonta avec les plus grandes précautions, et, heureusement*

reconnut la cheminée qu'il avait ramonée, et redescendit au plus vite... Le soir, le ramoneur conta à son patron ce qu'il avait entendu." ...

"Pido, que sa profession appelait journellement au Louvre, s'était fait des amis parmi les serviteurs italiens de la régente. Le matin, de bonne heure, il se rendit au Louvre, et alla trouver la première femme de chambre de la reine, la fameuse Galigai; il la pria, en grâce, de lui fournir l'occasion de voir la souveraine, ayant un secret d'Etat à lui communiquer... La régente connaissait bien la colonie Ossolana de la rue des Lombards... pour elle, c'était le souvenir de la patrie; elle était pour beaucoup dans la faveur qu'avait obtenue Pido d'être le fumiste attitré du Louvre... Mise au courant par sa confidente, la régente fit monter Pido par un escalier dérobé. Pido raconta à la reine ce que son apprenti avait entendu, et comment les choses s'étaient passées. La régente le remercia beaucoup de son dévouement à sa personne, et du service qu'il venait de rendre au jeune roi et à son gouvernement, elle lui promit de le récompenser généreusement dès qu'elle se serait assurée de la vérité du fait... Pido plaida la cause de ses malheureux compatriotes; il demanda à la régente sa protection, un cadeau pour le petit ramoneur, et des privilèges pour les trois pays de sa vallée : Villette, Malesco et Craveggia".

### 3. LES PRIVILEGES

Quelque temps après ces événements, Pido est appelé au Louvre. Marie de Médicis, entourée des grands dignitaires de la Cour, le complimente encore pour sa loyauté et lui remet un décret royal qui lui accorde les privilèges qu'il avait demandés, et dont voici le texte :

#### Extrait des registres des conseils d'Etat

Sur la requête présentée par Baptiste Assier<sup>3</sup>, Antoine, Bibil, Jehan Mariciel<sup>4</sup>, Etienne Bourgean<sup>5</sup>, Xavier Tadini, Jehan-Marie Mellerio, Jacques Pido et Jacques Dubra<sup>6</sup>, natifs du pays de Lombardie, faisant tant pour eux que tous leurs compagnons ramoneurs, des

---

3     Acerro  
4     Marcelli  
5     Bonzani  
6     Delbraccio

*cheminées qui sont à présente en c'est royaulme tendant à ce, qu'attendu qu'il n'y a qu'eux en France qui puissent faire leur art duquel ils ne peuvent vivre s'il ne leur est permis de faire le trafic de menues marchandises qu'ils sont accoustumez porter dans ses boistes à l'entour du cristal dit Inluminet ou simples il pleret au Roy lever les difficultés qui leur ont esté faite par le Procureur de Sa Majesté dans la ville de Paris.- Vu l'extrait des deffenses qui ont esté faites par le dit procureur de Sa Majesté audit Baptiste Assier, d'apporter aucune marchandise dépendant de l'Estat, si non en temps de foire, et a lui enjoint quand il en apportera entre la dite ville de Paris de la représenter aux sudit avant que de l'exposer en vente pour ester visitée à peine de confiscation et d'amende arbitraire..*

*Le Roi, en son Conseil, a levé et osté les dites deffenses et a permis et permet aux suppliants de porter et vendre du cristal taillé, quincaillerie et autre menue marchandise meslée entre la dite ville de Paris et allieur partout le royaulme avec deffances à toute personne de les y troubler, et empêcher à peine de toute dispence, dommage et intérêt; dans toutes foires qu'il puissent installer la dite marchandise en boutique.*

*Fait au Conseil d'Estat du Roy tenu à Paris le dixième jour d'octobre 1613.*

*Signé : De Flécelleau*

*Et scellé du grand sceau de cire jaune.*

La colonie des Lombards se réunit en séance extraordinaire et nomme trois consuls chargés de garder le décret royal :

1. Jacques Pido, pour le pays de Villette
2. Jean-Marie Mellerio, pour le pays de Craveggia
3. Xavier Tadini, pour le pays de Malesco.

Puis on fait fabriquer une caisse en fer ayant trois serrures différentes, dont chaque consul possède une clef. Tous les parchemins, décrets ou privilèges intéressant la colonie italienne seront à l'avenir déposés dans cette caisse.

Grâce à ces privilèges, les Lombards exercent librement leurs métiers, la colonie devient nombreuse et les affaires prospères.

DEUXIEME PARTIE  
François MELLERIO  
(1772-1843)

1. DEBUTS DANS LE COMMERCE

Dans les premiers jours d'octobre 1784, François Mellerio, né à Craveggia, en 1772 - il a maintenant douze ans - arrive à Paris, accompagnant son père Jean-François que, pour simplifier nous appellerons Jean.

Joseph raconte ainsi l'arrivée à Paris de son père et de son grand-père.

*“Finalement, ils arrivèrent aux environs de Paris, dans les premiers jours d'octobre; l'approche de la grande ville les émotionnait; ils ne pensaient plus à la fatigue; ils mirent leurs souliers, s'époussetèrent et voulurent être convenables. Ils arrivaient de Fontainebleau et firent leur entrée à Paris par la barrière d'Italie. François, notre jeune montagnard, ne se doutait pas qu'il entrait dans la ville où devaient se dérouler les principaux actes de sa vie : ses débuts pénibles, 1793, la fondation de sa maison et sa belle fortune !... Ils mirent un temps infini à se rendre rue des Lombards; se perdirent dans les rues étroites et populeuses du vieux Paris; ils parlaient si peu le français qu'ils eurent beaucoup de peine à se faire comprendre pour demander leur chemin... Un compatriote mit à leur disposition une grande chambre où il y avait une cheminée pour faire leur cuisine; ils furent vite installés et prirent un repos bien mérité...”*

*“Au commencement de 1785, il se trouva qu'un certain Borgnis, colporteur de bijouterie, déjà d'un certain âge, se disant fournisseur du duc d'Orléans, manifesta l'intention de quitter les affaires pour se retirer au pays. Il proposa à Jean de lui céder sa clientèle et une partie de ses marchandises; l'affaire fut vite conclue... Il fut convenu que Borgnis resterait avec Jean pendant une année, pour le*

*mettre au courant des affaires et le présenter à sa clientèle de province”.*

*“Jean se prépara à faire avec Borgnis, la tournée annuelle dans les petits pays situés aux environs de Paris; mais son fils François l’embarrassait beaucoup; il était encore trop jeune pour porter la boîte contenant les marchandises; il parlait peu le français et ne savait pas l’écrire; à qui le confier ? Il fit part de son embarras à Borgnis; celui-ci lui conseilla de le mettre en pension à la campagne, au grand air, chez un maître d’école qu’il connaissait aux environs de Paris”.*

Ayant confié François à Monsieur Dubuisson, maître d’école communale de Boissy-Saint-Léger, chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise, à 22 km de Paris, Jean et Borgnis continuent leur route vers les villes, villages et châteaux où ce dernier avait l’habitude d’aller. La campagne est assez fructueuse et quand ils rentrent à Paris, à la fin de septembre, ils ont épuisé leur stock de marchandises et reçu beaucoup de commandes.

Dans le courant d’octobre, Borgnis part pour le pays. Jean s’aperçoit qu’il est bien seul. Il a alors l’idée de proposer à son frère Joseph de travailler avec lui. L’automne est beau. Un groupe d’émigrants se décidant à traverser le Simplon malgré la saison avancée, Joseph se joint à eux pour se rendre à Paris. Nous sommes à la fin de 1785, Joseph a donc trente-trois ans.

Au printemps de 1786, on se prépare pour la tournée annuelle. Les caisses sont nombreuses et volumineuses; elles contiennent les articles d’église commandés par les paroisses et les couvents que l’on avait visités l’année précédente. Aussi il est décidé d’acheter un cheval et une petite charrette recouverte d’une toile, pour y charger les caisses et se faire traîner au lieu de se fatiguer comme par le passé à faire la route à pied avec les boîtes sur le dos.

Nous voici arrivés à la fin de 1786; François ayant quitté maître Dubuisson, va entrer dans la vie active de commerçant, et bientôt prendre une place prépondérante dans la famille. Il va avoir quinze ans.

*“Au printemps de 1787, Jean et son fils préparèrent le nécessaire pour la tournée en province; ils achetèrent un cheval et se servirent de la même petite charrette qui avait été remise pendant l’hiver... Les colporteurs emportèrent un stock de marchandises plus complet que les autres années; ce fut François qui les enveloppa... Pour ne pas augmenter les frais, on décida que Jean resterait à Paris pour s’occuper des affaires courantes, et que l’oncle Joseph ferait la tournée avec son neveu, pour l’initier aux affaires et lui faire connaître la clientèle de province... Ces cinq mois de pérégrinations furent pour François un apprentissage très profitable : il s’habitua au contact du monde, il apprit à se méfier des intrigants et à surveiller sa marchandise”.*

Mais constatant que les tournées en province étaient peu lucratives et plutôt nuisibles, à cause des occasions et des connaissances peu recommandables auxquelles ses parents ne savaient pas répondre, François de retour à Paris est bien décidé à les supprimer. On vend le cheval et la charrette, et il n’est plus question à l’avenir de ces tournées.

*“La rue des Lombards était le rendez-vous de tous les Italiens; il en résultait que les parents de François se trouvaient assaillis par les amis et les compatriotes, ce qui était un obstacle à la prospérité de la maison... François chercha à mettre bon ordre à cet inconvénient; il décida ses parents à changer de quartier... Ils se rendirent à son observation, parce qu’ils avaient la plus grande confiance en lui... François trouva un appartement rue Grenéta, et on s’y transporta en janvier 1789, François avait dix-sept ans”.*

## 2. LA RÉVOLUTION, FRANÇOIS S'ENGAGE DANS L'ARMÉE DU NORD

*“Nous arrivons en 1793, à l'époque terrible de la grande Révolution. Le commerce était absolument nul... Le 21 janvier, Louis XVI avait péri sur l'échafaud; Paris était consterné; la terreur régnait en France... Les trois consuls et les hommes les plus importants de la colonie des Lombards jugèrent la situation dangereuse et décidèrent qu'il était prudent de quitter la France. Le rendez-vous général fut fixé au 31 janvier à la barrière d'Italie... Jean et son frère Joseph se mirent en devoir d'être prêts pour le jour fixé... François, lui, avait déclaré qu'il ne partirait pas, estimant de son devoir de rester à Paris pour garder la maison...”*

*Les trois consuls se placèrent en tête de la colonne; on déploya un étendard sur lequel était écrit “Savoie”, et on donna le signal du départ en criant : “Vive la France”*

*“Après avoir dit adieu à ses parents, à la barrière d'Italie, François s'en retourna lentement à la maison, bien triste, réfléchissant au parti qu'il devait prendre. Il se décida à transporter chez un ami dévoué ce qu'il avait de plus précieux... Ne pouvant rester inactif, il s'offrait spontanément aux chefs de sa section pour monter la garde... Le 15 octobre, il était de garde à la Conciergerie, sachant que Marie-Antoinette s'y trouvait enfermée; cette pensée le désolait; il eut volontiers tenté un coup de main pour la délivrer, si ses compagnons eussent été du même avis que lui; mais il était entouré de gens farouches, abrutis et incapables d'un sentiment généreux. Il aperçut la malheureuse reine, traînée au sanglant tribunal révolutionnaire qui devait la juger, et la revit encore passer, lorsqu'elle fut ramenée à la Conciergerie, condamnée à mort..., François tressaillit lorsqu'elle passa devant lui; des larmes coulaient le long de ses joues à ce spectacle navrant... Le lendemain, 16 octobre, au matin, la reine Marie-Antoinette fut guillotinée, sur la même place où son mari l'avait été dix mois auparavant”.*

*“Ce jour-là, François ne sortit pas de chez lui craignant de se trahir, tellement son indignation débordait... Le soir, il sortit un instant pour prendre un peu l'air; et lorsqu'il revint dans sa rue, il remarqua*

qu'il était observé par des individus aux allures suspectes qui causaient à voix basse en le regardant... Très intrigué par ce qu'il avait vu, il ne se coucha pas et laissa sa chambre dans l'obscurité, afin de pouvoir regarder dans la rue sans être aperçu. Il vit un attroupement sous ses fenêtres : on avait l'air d'attendre quelque chose, puis il se produisit un grand mouvement : on regardait vers les fenêtres de son appartement; et, tout à coup, des cris féroces se firent entendre : " A mort, l'aristocrate ! Enlevons-le ! A la guillotine !" Et on frappait à la porte cochère pour se faire ouvrir".

"François comprit qu'il avait été dénoncé comme suspect, et que l'on venait l'arrêter; il ne perdit pas la tête, et chercha le moyen d'échapper à la fureur de cette populace en délire".

François réussit à s'échapper par le grenier, il gagne le toit de sa maison, puis, rampant derrière les cheminées, il arrive sur les toits des maisons voisines; il rencontre enfin une petite fenêtre par laquelle il se glisse et, comme s'il venait de rendre visite à un locataire, il réussit heureusement à sortir sans être inquiété.

"Après cette chaude alerte, le séjour à Paris n'était plus tenable, il courait le risque d'être reconnu et arrêté sur le champ. Il était, d'autre part, inutile de songer à s'en aller au pays, la traversée de la France, seul, eut été un danger continuel. Dans cette alternative qui ne lui offrait aucune issue, il prit le seul parti qui lui restait : c'était de se faire soldat. Il résolut de s'engager au service de la France..."

"La France avait, à cette époque, trois armées sur pied. L'armée d'Italie se préparait à envahir le Piémont; il ne voulait pas se battre contre sa patrie. Il y avait l'armée de la Vendée; elle avait pour mission d'écraser les nobles et les émigrés royalistes; il éprouvait également une grande répugnance à se battre contre les rois de France qui avaient si bien accueilli ses ancêtres. Il y avait enfin l'armée du Nord; elle devait chasser les Autrichiens et les Prussiens coalisés qui voulaient envahir la France. Ce but était noble".

Il s'engage donc, pour une durée de deux ans, dans l'armée du Nord, en qualité de grenadier. Il a alors vingt et un ans.

Equipé sur le champ, il est expédié en hâte sur Wattignies. Il y reçoit une instruction rapide puis est incorporé dans une division commandée par le général Hoche. C'est en participant à la prise de Landau que François reçoit le baptême du feu. La saison étant avancée, l'armée prend ses quartiers d'hiver dans le Palatinat.

Au printemps 1794, les hostilités reprennent avec encore plus d'acharnement aux Pays-Bas. En décembre, au lieu de prendre ses quartiers d'hiver, son armée, commandée par le général Pichegru, s'empare de la Hollande.

*"Au printemps 1795, les hostilités contre les Allemands reprirent de plus belle... En décembre, il y eut armistice entre les belligérants; les Français prirent leurs quartiers d'hiver sur les bords du Rhin. L'engagement de François était terminé, mais notre sergent dut recommencer une nouvelle campagne... Au mois d'août, la fatigue et les grandes chaleurs finirent par avoir raison de la vigueur et du courage de François; il tomba malade... l'armée française se trouvait alors sur les confins du royaume de Wurtemberg, qui s'empressa de signer la paix avec la République. Soigné à l'hôpital de Stuttgart, François reçut finalement son congé définitif... La frontière suisse n'est pas bien éloignée de Stuttgart; notre sergent se dirigea vers Bâle, alla à Zurich et traversa le Saint-Gothard. Arrivé à Locarno, il se reposa deux jours avant de retrouver sa famille... Ainsi, François avait payé sa dette de reconnaissance à la France; ce descendant des anciens Lombards qui avaient été protégés par les rois de France, ne fut pas un ingrat".*

Après les fêtes de Pâques 1797, François songe à se trouver une occupation utile. Il se rend à Milan, occupé par les Français depuis le mois de mai de l'année précédente... Il se fait embaucher comme commis chez Manini, le premier bijoutier de la place. Rapidement apprécié pour ses qualités, il s'initie dans cette maison aux grandes affaires et se familiarise avec les pierres précieuses.

Le coup d'Etat du 19 Brumaire (10 novembre 1799) fait de Bonaparte le véritable maître de la France. Ayant sollicité en vain l'Angleterre et l'Autriche en faveur de la paix, Bonaparte doit reprendre la lutte. A la tête de l'armée d'Italie, il franchit les Alpes et le

14 juin 1800 bat les Autrichiens à Marengo... Le 9 février 1801, l'empereur François II, signe la paix de Lunéville.

### 3. RETOUR DE FRANÇOIS A PARIS

François pense qu'une ère nouvelle de paix va s'ouvrir pour la France et que les affaires vont reprendre sous le régime autoritaire de Napoléon. Il fait part à ses parents de son intention de retourner à Paris, qu'il avait quitté huit ans auparavant, pour prendre une maison à son compte. Il a alors vingt-neuf ans : il est temps de songer à s'établir. François fait viser son congé définitif à Domodossola où est campée la brigade du général de Bettancourt. Il part pour Paris avec son père, non plus à pied comme autrefois, mais en diligence, par la magnifique route militaire que Napoléon venait de faire construire sur le Simplon. Ils ne retournent pas rue Grenéta, mais s'installent rue du Coq-Saint-Honoré, n° 4, dans un appartement.

*"François reprit sa boîte comme autrefois; se présenta chez les favorisés du jour, les bonapartistes, qui étaient comblés d'honneurs et de richesses par le futur empereur... Ce fut à force de patience, de courbettes et d'activité, que la maison Mellerio, dit Meller, recommença à faire parler d'elle".*

*"On arriva ainsi à l'année 1804. Le 18 mai, le premier consul fut proclamé empereur des Français. M. de Ségur avait été nommé grand maître des cérémonies de la maison de l'empereur, et sa femme, dame d'honneur de l'impératrice Joséphine; elle était la cliente de François. Elle lui trouvait de si belles manières, et toujours si correctes, qu'elle lui promit de le présenter à l'impératrice... Un jour qu'elle était de service, elle envoya un garde à cheval, avec une lettre, pour prévenir François qu'il devait se rendre immédiatement au château des Tuileries pour être présenté à l'impératrice Joséphine. Il fut reçu avec bienveillance; l'impératrice fit différentes emplettes pour des cadeaux qu'elle voulait faire à des personnages de la cour. Elle l'autorisa à se présenter aux Tuileries toutes les fois qu'il aurait de belles nouveautés à lui faire voir".*



FRANÇOIS MELLERIO

1772-1843



MADELEINE MELLERIO, NÉE MELLERIO

1790-1851

Le succès commence à couronner les efforts de François, son père est étonné de la hardiesse de son fils et en est effrayé.

C'est au cours d'un voyage au pays que François, en septembre 1808 (il a 36 ans) épouse Maria Borgnis. Pour ne pas laisser trop longtemps seul son père resté à Paris, François quitte Craveggia avec son épouse dans les derniers jours d'octobre. Maria est accueillie par son beau-père avec la plus grande affection. François, lui, se remet aux affaires avec ardeur...

Le volume des affaires va toujours en augmentant et Maria enceinte ne peut pas aider son mari. Aussi, François, estimant que le personnel de la maison est insuffisant, propose à son frère Jean-Jacques de venir à Paris pour le seconder. Celui-ci arrive à Paris au mois de mars. En septembre Maria est venue au terme de sa grossesse, mais le médecin qui procède à l'accouchement commet une imprudence qui est fatale à la mère et à l'enfant !

François étant accablé de tristesse, son père Jean et son frère Jean-Jacques lui conseillent d'aller pendant quelques temps au pays pour changer d'air. François quitte Paris en septembre 1810. Avec l'aide de sa mère, il surmonte sa peine...

En juin 1811, il se remarie avec Madeleine Mellerio qui a dix-huit ans de moins que lui. Il a trente-neuf ans et Madeleine vingt et un. De cette union naîtront, de 1812 à 1831, onze enfants dont trois morts en bas-âge.

En 1814, année de la naissance de Catherine, Jean entre en conflit avec ses fils à propos de l'intention de François de quitter l'appartement de la rue du Coq pour s'installer rue de la Paix, nouvelle rue percée par Napoléon à l'emplacement du Couvent des Capucins. Il trouve ce projet une folie. Mais ses fils tiennent bon et finalement Jean déclare à ses enfants qu'il préfère retourner au pays plutôt que d'assister à la ruine de la maison.

En 1815, naissance de Jean-François (qui sera appelé dorénavant simplement Jean).

#### 4. INSTALLATION DE LA BOUTIQUE RUE DE LA PAIX

*“Le premier jour de l’an 1816, les promeneurs et les curieux se présentèrent devant la devanture du nouveau magasin de bijouterie de la maison MELLERIO, dit MELLER, 22 rue de la Paix, pour admirer les riches parures et les nouveautés qu’elle avait exposées : ce fut un événement dans le quartier”.*

Fin avril, les parents de François, âgés respectivement de soixante et soixante-dix ans, quittent définitivement Paris pour revenir au pays.

Après le départ de son père, François se trouve seul à la tête d’une affaire qui prend chaque jour plus d’importance. C’est alors qu’il décide d’associer son frère Jean-Jacques pour un tiers dans son commerce. Les deux frères vivront de longues années ensemble, toujours bien unis, malgré des caractères différents.

En 1817, 1818 et 1819, naissent successivement Antoine, Pauline et Jean-Jacques. Ces trois naissances constituent les seuls événements importants de ces années.

La sœur aînée de Madeleine meurt le 17 février 1820, la femme de François en éprouve un grand chagrin.

*“En 1821, Madeleine venait d’accoucher de la petite Dominica-Maria (qui mourut quelques temps après) lorsque l’on apprit que la mère de François était gravement malade; elle avait soixante-quinze ans; François partit aussitôt pour le pays, quoique l’on fût, au mois de décembre et malgré la longueur et les difficultés du voyage dans cette saison, il eut le bonheur d’arriver auprès de sa chère mère, lorsqu’elle avait encore toute sa connaissance”.*

Après la mort de sa femme, le père de François, ne voulant pas rester seul, va habiter chez sa belle-fille, la femme de son fils Jean-Jacques. Il reste chez elle jusqu’à la fin de ses jours en 1828.

*“Au commencement de 1822, François était encore au pays; Madeleine ne voulut pas l’y laisser seul, le sachant si triste depuis la*

*mort de sa mère; elle résolut d'aller le rejoindre avec les trois garçons : Jean avait sept ans, Antoine cinq et Jean-Jacques trois... Quand ils arrivèrent au pays, ils furent reçus à bras ouverts par tous les parents... Catherine avait huit ans..., elle accourut au devant de sa mère et de ses frères qu'elle ne connaissait pas, ayant quitté Paris à dix-huit mois... A l'automne, François retourna à Paris avec la petite Catherine, qu'il était temps de mettre en pension..."*

En 1823, naissance de Dominique-Marie (que nous appellerons simplement Marie).

L'année suivante, en 1824, Madeleine, qui est au pays depuis deux ans avec ses trois garçons, écrit à François son mari qu'il est temps de mettre ceux-ci en pension et lui demande de venir les chercher pour les ramener à Paris. François part donc pour le pays où il y passe la belle saison. A la fin de septembre on se prépare à partir pour Paris. La famille se rend à Domodossola pour prendre la diligence et passer par le Simplon, comme d'habitude.

1827, naissance de Joseph, le fils de François qui écrira en 1895 le livre sur sa famille dont nous avons parlé. Baptisé à la Madeleine, son parrain est un prêtre italien attaché à la paroisse qui, plus tard, sera l'aumônier de la reine Marie-Amélie, femme de Louis-Philippe.

En 1830, la Révolution paralyse les affaires et jette François dans une grande inquiétude. Il est loin de penser que le règne de Louis-Philippe sera pour sa maison l'époque la plus prospère.

1831, naissance du dernier, Félix. Sa sœur Catherine est sa marraine, son frère Jean son parrain. François a alors cinquante-neuf ans et Madeleine, sa femme, quarante-et-un.

En 1832, François pensant que son fils Jean - il a alors dix-sept ans - en sait assez pour être bijoutier, le retire du collège pour l'initier au commerce, pour lequel il montre des dispositions.

1833, François et son frère se concertent pour le placement de capitaux qu'ils ont amassés. Ils décident d'acheter une maison au n° 5 de la rue de la Paix, auprès du "Timbre Royal", construite à l'emplacement de l'ancien couvent des Capucines. Cette même année, Antoine - il a alors seize ans - est à son tour retiré du collège et mis immédiatement aux affaires.

En 1835, a lieu le mariage de Pauline avec le fils du général Agnel. Sa sœur Catherine est sa demoiselle d'honneur. Pauline avait quitté la maison familiale en 1826, adoptée par l'oncle de sa mère, Jean-Baptiste Mellerio, dit Mylord; bijoutier rue de Vivienne, il avait amassé une fortune considérable... N'ayant pas d'enfant, il lègue à Pauline sa fortune ainsi que sa propriété d'Ozoir-la-Ferrière.

C'est en 1836 que la famille de François se transporte au n° 5 rue de la Paix (qui porte aujourd'hui le n° 9). Cette même année, a lieu le mariage de Catherine avec Francesco Guglielmazzi, un enfant de Craveggia apparenté aux Mellerio et dont les ancêtres furent bijoutiers à Paris depuis Louis XIII. Catherine mariée laisse un grand vide dans la maison... Les clients la demandent souvent... Heureusement, Marie, quand elle a quinze ans, la remplace, ayant, comme sa sœur, des manières aimables qui plaisent aux clients...

## 5. RETOUR A CRAVEGGIA

*"François était entouré de ses enfants qui rivalisaient de zèle pour l'aider dans son commerce, afin qu'il puisse se reposer un peu et reprendre ses voyages au pays, lui qui en parlait sans cesse et qui n'y était pas retourné depuis 1824. Voyant que Marie était tout à fait au courant des affaires, il se résolut, en juin 1839, à entreprendre le voyage de Craveggia avec Madeleine, Antoine, Joseph et Félix. Catherine et son mari et leur petit Antonio se joignirent à eux. Restaient à Paris Jean-Jacques, Jean et Marie..."*

En 1840, décès de la mère de Madeleine, Domenica-Maria, à quatre-vingt et un ans. C'est un grand chagrin pour la femme de François.

1841, Félix entre au petit séminaire de Gentilly, où Joseph est entré l'année précédente.

*"Nous voici arrivés à l'année 1843; tout allait bien dans la famille comme dans le commerce, on était en pleine prospérité. L'oncle Jean-Jacques ayant été au pays l'année précédente, ce fut au tour de François d'y aller".*

*"A son dernier voyage, en 1841, on avait parlé à François d'un parti pour Marie. Il l'engagea à venir avec lui, afin qu'elle puisse se rendre compte elle-même de la valeur de la proposition qui l'intéressait tout particulièrement. Antoine qui aimait beaucoup sa sœur, voulut également voir de quoi il s'agissait, avant d'encourager Maria à quitter Paris pour s'enfermer dans un petit pays, et partit avec elle. Catherine et son mari se décidèrent également à partir avec leurs deux enfants. Madeleine resta à Paris... Jean également, pour aider l'oncle Jean-Jacques au commerce; ils n'étaient pas trop de deux pour une maison aussi importante".*

*"Maria avait vingt ans, elle était brune, d'une taille moyenne et bien faite... Ce fut après mûre réflexion qu'elle se décida pour Giovanni Protasi... Le mariage eut lieu à l'automne, à Maserà, dans la jolie maison des Guglielmazzi, dans laquelle se trouve une chapelle. Ce fut dans ce charmant petit oratoire que l'abbé Guglielmazzi, l'oncle de Catherine, donna la bénédiction nuptiale à Maria."*

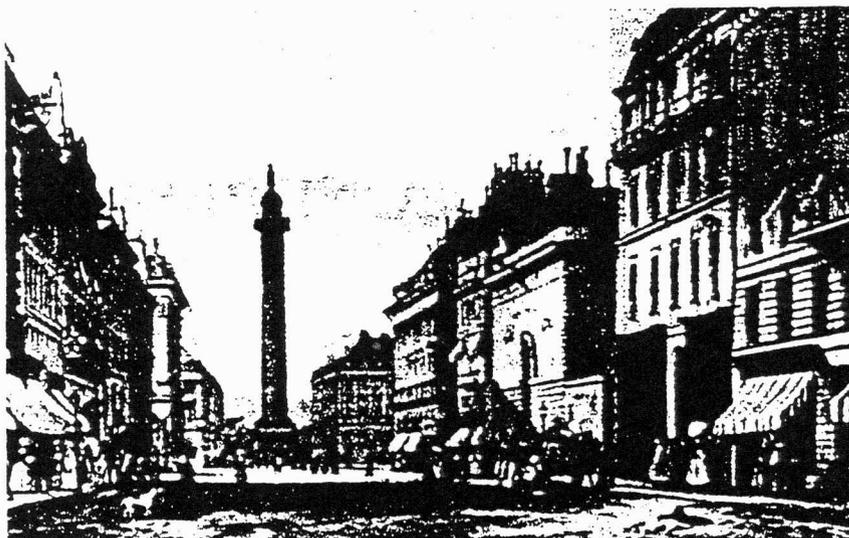
Antoine retourne directement de Maserà à Paris, mais François, malgré les réticences de sa fille Catherine, décide, avant de retourner à Craveggia, de rester le lendemain à Maserà pour une partie de chasse au lièvre.

*"Avant le jour, François gravissait la montagne au dessus de Rivorio, pour gagner l'endroit où il espérait faire lever un lièvre; il faisait encore sombre, et il ne vit pas un de ces petits puits pleins d'eau, dans lesquels les paysans font pourrir le chanvre. Il tomba dedans de tout son long, en se donnant un coup terrible dans le côté... François se releva avec peine, il ressentit alors une grande douleur intérieure; il retourna lentement chez Catherine. Lui voyant les traits altérés, elle conseilla à son père de faire venir un médecin. "Non, répondit-il, je me ferai visiter à Paris".*

*"Il partit pour Craveggia sur un char à bancs dont les cahots le firent horriblement souffrir... Le lendemain, il eut le courage de se lever et de commencer sa malle. C'est alors qu'il fut pris de douleurs atroces, il comprit qu'il était perdu..."*

En 1841...

## LES MELLERIO DES L'ORIGINE DE LA RUE DE LA PAIX



La rue de la Paix en 1841 par Maquet

↑  
maison Mellerio

La rue de la Paix, symbole de luxe et d'élégance... La joaillerie Mellerio est à l'origine de cette réputation car elle fut la première à s'installer dans cette voie dès sa fondation par Napoléon I<sup>er</sup>.

Vieille famille d'orfèvres que l'on trouve dès le XII<sup>e</sup> siècle en Lombardie, les Mellerio vinrent à Paris au début du XVII<sup>e</sup> siècle grâce à la protection reconnaissante de la reine Marie de Médicis, un Mellerio simple petit ramoneur ayant sauvé la vie du jeune roi Louis XIII par la découverte d'un complot visant à l'assassiner.

Désormais la maison Mellerio s'installa dans la capitale rue des Lombards.

Rue de la Paix, elle jouit depuis le début du XIX<sup>e</sup> de la faveur des souverains, puis une maison est ouverte à Madrid pour la Cour d'Espagne et une troisième à Biarritz.

En 1973, Hubert Mellerio transforma le magasin et s'associa à Boin-Taburet pour l'orfèvrerie.

Enfin, un très beau salon est réservé aux cadeaux.

JOAILLIER **MELLERIO** ORFEVRE  
PARIS

BIARRITZ  
6. Pl. G. Clemenceau

9, rue de la Paix

MADRID  
Serrano 23

Tél. 24.22.47

Tél. 261.57.53

Tél. 225.42.39

(Revue des 2 Mondes 1976 - 1977)

Catherine, prévenue que son père ne se sentait pas bien, arrive le jour même et le trouve dans un état désespéré. Il rend son âme à Dieu, le 19 novembre 1843. Après les péripéties d'une existence bien remplie, François est mort dans son cher Craveggia qu'il aimait tant. Il repose dans le pays de ses ancêtres.

Ses fils Jean et Antoine, âgés respectivement de 27 et 26 ans succèdent à leur père.

Madeleine survit huit ans à son mari; elle meurt à Paris dans sa maison de la rue de la Paix le 15 janvier 1851. Transportée en Italie, elle repose auprès de son mari dans la crypte de l'oratoire de Sainte-Marthe, à Craveggia.

L'oncle Jean-Jacques quitte les affaires après la Révolution de 1848, il se retire au pays et meurt dans sa propriété de Rivorio, à l'âge de soixante-douze ans, en 1856.

Qu'en est-il actuellement de la maison Mellerio ?

Plus vieille entreprise d'Europe, l'une des cinq plus anciennes du monde, elle est restée depuis le début aux mains de la même famille. Joaillier des rois Louis XVI, Marie-Antoinette et Louis-Philippe, puis des empereurs Napoléon Ier, Napoléon III et l'impératrice Eugénie, ensuite de la reine Victoria, du roi des Belges, elle compte maintenant comme client l'empereur du Japon.

La maison Mellerio est implantée dans ce pays depuis une dizaine d'années, y réalisant maintenant la moitié de son chiffre d'affaires en joaillerie. Le magasin de la rue de la Paix à Paris réalise la moitié de son chiffre d'affaires par la vente traditionnelle de bagues de fiançailles.

Pour se diversifier et s'ouvrir à un public plus large, Mellerio se lance cette année dans la vente de montres de luxe, la moins chère, à quartz et en or, la plus chère avec brillants et bracelet or et diamants. L'année prochaine, la maison se lancera dans les arts de table et d'orfèvrerie pour listes de mariage.

Si, aujourd'hui, les descendants des premiers Mellerio immigrant en France se comptent par centaines, c'est seulement une trentaine de cousins qui se partagent le capital de la bijouterie. Parmi eux, cinq en assurent la direction dont François, président de la Société, et son frère Olivier, les arrière-arrière-arrière petits-fils du fondateur.



Genealogie  
NON reduite  
en 2 pages

GENEALOGIE  
simplifiee  
MELLERIO

Jean-Marie MELLERIO ①  
m... né en 1516  
Jean-Marie M. ②  
ep... né en 1584  
Jean-Marie M.  
ep... né en 1725

Jean-Antoine M.  
1751-1808  
ep. Domenica-Maria MOZZANENO  
1754-1840

Jean-Baptiste M. ③  
(dit Myland) 1765-1850  
ep. Pauline LAVAL + 1850  
(sans posterite)

Madelaine MELLERIO  
1790-1851

ep. Anne - P

1811

221

Catherine M.  
née en 1814  
ep. Francesco GILIGLIEMAZZI

Antonio G.  
1837

Lucie G.  
1840

⊗ Jean-François M.  
1815-1886  
ep. Eugénie DRU

⊗ Raphaël M.  
1847-1933  
ep...

⊗ Fernand M.  
1852-1877

⊗ Maurice M.  
1877-1971  
ep. Marie-Françoise VACHETTE  
1879-1971

⊗ Charles M.  
1879-1978  
ep. Germaine CARLIER  
1893-

⊗ Guy M.  
1905-  
ep. Thérèse BRUNEL  
1905-\*

⊗ Emile M.  
ep... GUILBAUD

⊗ Hubert M.  
1913  
ep. Catherine NOËL

⊗ Jean-Claude M.  
1932  
ep. Martine GRANDJEAN

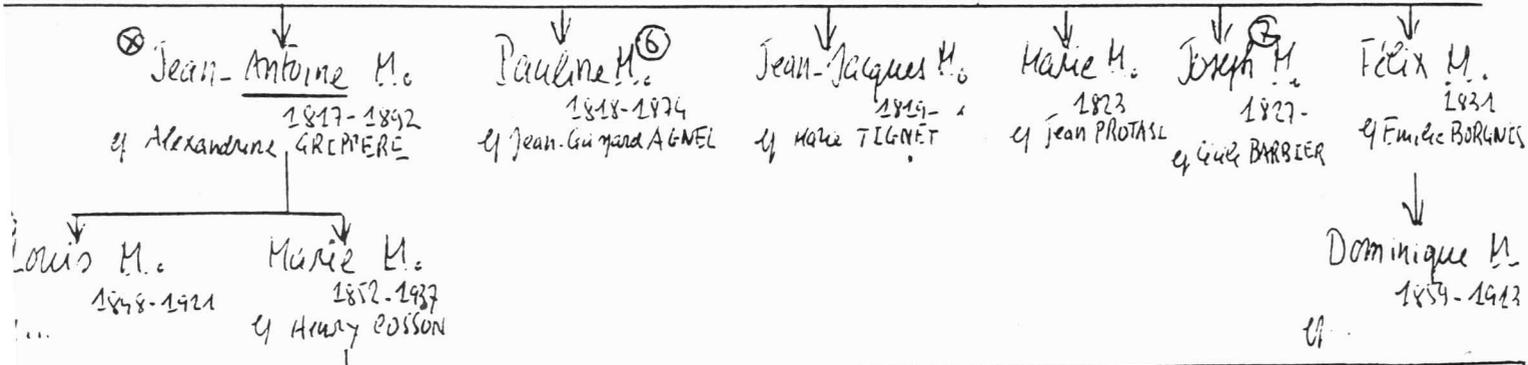
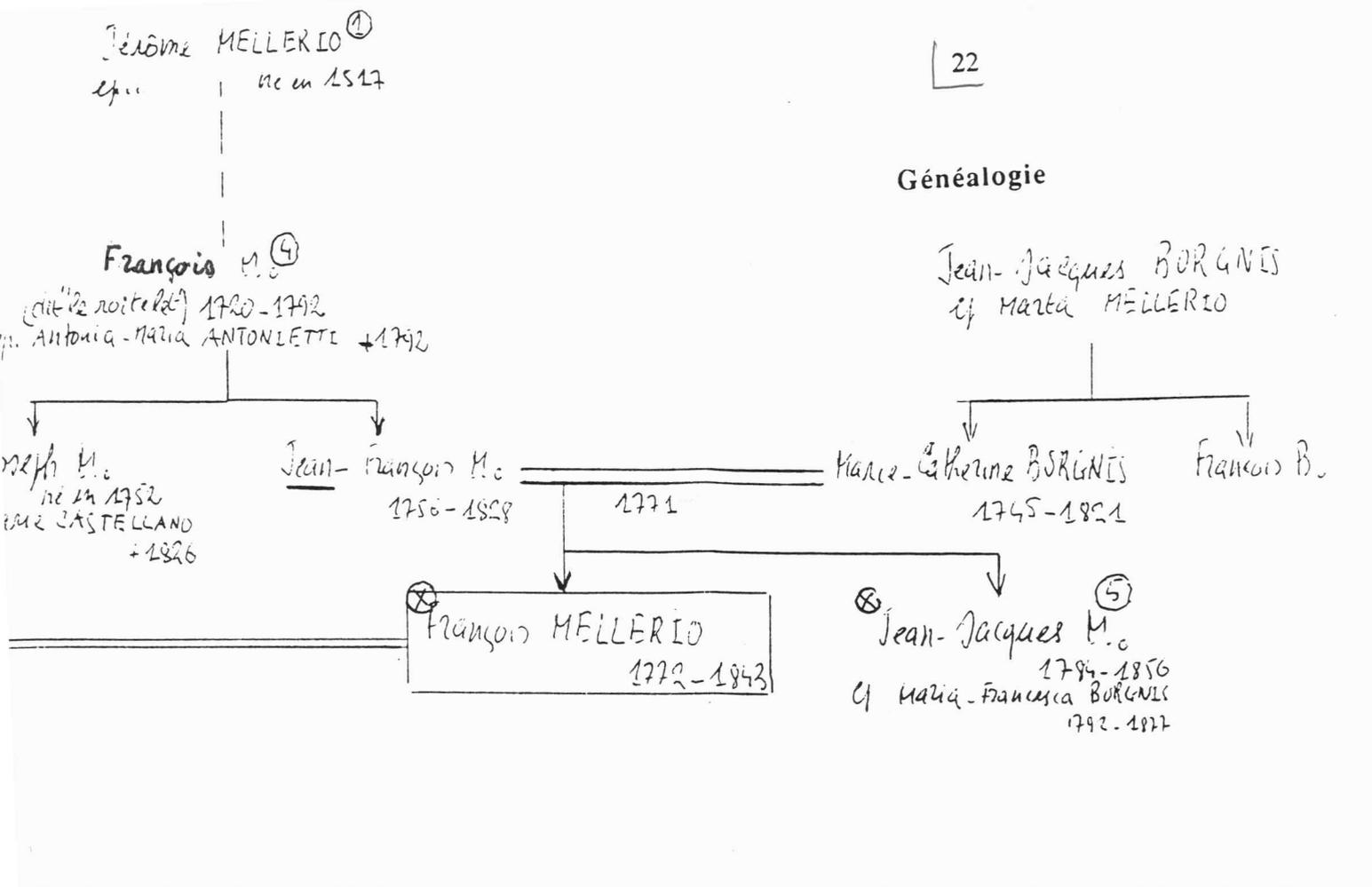
⊗ François M.  
1943  
ep. Chantal BULLANGER

⊗ Olivier M.  
1945  
ep. Laure SÉGALIN

⊗ Erick M.  
1959

- partie gauche

Généalogie



- ① émigré en France en 1540.
- ② Conseil de la Colonie des Lombards, mentionné dans le privilège donné aux Lombards par Marie de Médicis en 1613.
- ③ Bijoutier 22, rue Vivienne à PARIS, adopte en 1826 Pauline Mellerio, fille de François et de Madeleine.
- ④ dit "le roitelet" car il était très petit.
- ⑤ père et ami de François Mellerio
- ⑥ adoptée en 1826 par son grand-oncle Jean-Baptiste Mellerio, époux Jean-Gaspard AGNEL, fils d'un général d'Empire
- ⑦ auteur du livre "Les Mellerio, leur origine et leur histoire", édité à PARIS en 1895
- ⊗ ont été ou sont Jouilliers

+ 1 frère et 4 soeurs dont DENISE, épouse GAGEY

- partie droite -